

BIBLIOTHEQUE
DE LA
GUERRE
MUSEE

Stalag I
1935

LES ESPoir

ORGANE DE LIAISON
DES PRISONNIERS DU STALAG VC

N° 16

AVRIL 1943



*"Puisse le printemps de votre jeunesse s'épanouir bientôt dans
le printemps de la France ressuscitée."*

40 P 1071 R5

LE MOUVEMENT PRISONNIER

Le 11 octobre 1940, le Maréchal, s'adressant aux Français, concluait en ces termes: « Bientôt, je vous demanderai de vous grouper pour qu'ensemble, vous meniez cette Révolution jusqu'à son terme, en ralliant les hésitants, en brisant les forces hostiles et les intérêts coalisés, en faisant régner dans la France nouvelle la véritable fraternité nationale. »

C'est au peuple de France que le Maréchal faisait appel, mais ses paroles sont parvenues jusque dans les Camps; les Prisonniers n'avaient-ils pas, eux aussi, à s'en inspirer en vue de leur action future? Certains les ont méditées; est-ce à dire pour cela que la majorité ait compris cette nécessité de l'union derrière le chef, qui doit être la règle dominante de leur vie de demain?

Au cours des années qui viennent de s'écouler, des camarades ont eu l'immense joie de franchir les portes des Camps pour retrouver la France, cette France si ardemment aimée et qui hante nos rêves d'exilés! Mais ceux-là qui ont eu ce bonheur, se sont-ils rappelés de la mission qui leur était dévolue? Qu'ont-ils fait vraiment pour aider à reconstruire la France?

Ne soyons pas injustes! Ils ont fait quelque chose; ils ont créé des Centres, des Comités, des Associations... des présidences, des secrétariats, des bureaucraties...

Ils ont surtout dispersé leurs forces, et ce manque d'unité, de cohésion, a permis à trop de rapatriés de se replier sur eux-mêmes et de ne pas apporter à la Révolution Nationale le concours qu'on pouvait être en droit d'attendre d'eux.

Ce qu'ils ont fait

La première tentative d'action des Prisonniers sur le plan national s'est manifestée par la création de l'Association des Prisonniers de la guerre 39-40. On pouvait espérer beaucoup de ce côté, mais n'œuvrant que sur le plan civique, l'A.P.G. s'est révélée impuissante à regrouper tous les rapatriés. D'ailleurs il faut reconnaître aussi que le véritable esprit « Révolution Nationale » ne l'animait que bien imparfaitement.

Deuxième tentative, le Comité Central d'Assistance aux Prisonniers de Guerre s'est contenté de demeurer un organisme essentiellement bureaucratique, cherchant le plus souvent à devenir, selon la formule bien connue, une sorte d'Etat dans l'Etat. C'est-à-dire que là aussi, rien d'absolument neuf et actif ne pouvait être réalisé. Des étagères, des livres, des fiches, de la poussière, des fonctionnaires, des initiatives fantaisistes... rien d'autre!

Plus réalisateurs se sont révélés les Centres d'Entr'aide dont l'action se manifeste effectivement par des visites aux familles des prisonniers, une aide tangible aux familles nécessiteuses, des organisations de spectacles, fêtes, collectes, etc... Puisque rien n'est parfait dans ce monde, faisons-leur toutefois le léger reproche de n'avoir pas encore assez œuvré dans le sens de l'action sociale; mais sur ce plan, leur nouveau directeur général René Durand est fermement décidé à apporter du nouveau, et nous ne pouvons que lui faire confiance.

Le plus beau travail, sur le plan social, a certainement été fourni par les Maisons du Prisonnier; il n'en est pas moins vrai qu'un effort reste à faire; Jacques Zaepffel, récemment nommé Directeur des Maisons du Prisonnier, ne l'ignore pas, puisqu'il dit: « Elles doivent devenir les plus grands centres d'activité nationale, sociale et humaine des départements. Elles doivent permettre le regroupement de toutes les forces saines de la nation. »

Association des Prisonniers de Guerre, Comité d'Assistance, Centres d'Entr'aide, Maisons du Prisonnier, autant de groupements entre lesquels une liaison étroite et une action commune dans le sens de la Révolution Nationale, faisait entièrement défaut.

Il était donc nécessaire de trouver le climat propice pour faire des prisonniers, les artisans enthousiastes d'une même et belle œuvre: celle de la Rénovation Française. Pour cela, il fallait donner aux Prisonniers leur véritable place sur le plan national et procéder à un vaste rassemblement de toutes les énergies. C'est cet aspect du problème qui n'a pas échappé à « notre Directeur ». Aussi, dès sa nomination, le nouveau Commissaire général aux Prisonniers s'est-il appliqué à réaliser ce qu'il n'avait jamais cessé de préconiser lorsqu'il se trouvait parmi nous: L'Union étroite des Prisonniers, mobilisés au service de la France.

La naissance du « Mouvement Prisonnier »

Il fallait la tenace énergie, la foi révolutionnaire ardente d'André-Masson, cette belle combativité que nous avons pu apprécier au Stalag VC pour que puisse se réaliser cette union des Prisonniers au sein d'un même mouvement où un élan fervent galvaniserait les énergies des rapatriés désireux de travailler pour la renaissance française.

Le 31 janvier 1943, l'Association des Prisonniers de Guerre se réunissait en Congrès à Paris; on craignait un congrès terne, sans âme, sans vie. On eut le « Congrès de l'Espérance »...

Dans « Toute la France », Noël B. de la Mort en parle en ces termes, relatant la part immense qu'y a pris notre camarade André-Masson: « Les Prisonniers naissaient à l'avenir, André-Masson venait de puiser au fond de lui-même les mots qu'il fallait dire, ceux que les libérés attendaient en vain depuis des mois, les mots qu'ils avaient appris dans les Stalags, les Oflag, et que d'autres avaient tenté d'effacer... Les mots tombaient sur l'auditoire comme une pluie de feu. Dans chaque poitrine, le brasier révolutionnaire, à chaque seconde, s'embrasait davantage. La cause des Prisonniers était sauvée, la France de nouveau pouvait avoir foi dans leurs cadres... Au dernières phrases du discours « Nos aînés de 14-18 ont bien fait la guerre, ils ont mal fait la paix; ils ont gagné la guerre, ils ont perdu la paix. »

Nous n'avons pas eu le temps ni les moyens, ni peut-être le goût de bien faire la guerre; nous avons perdu la guerre, mais il nous reste la plus belle chose, celle qui comptera, celle qui durera. Tâchons, avec toutes les ressources de ce Pays, de gagner la Paix », les délégués étaient debout, acclamant le Commissaire. Le visage heureux, apaisé, André-Masson supportait la vague réconfortante de cet enthousiasme riche de promesses, de victoires. Dans une telle ambiance, la création du Mouvement Prisonnier ne pouvait que recevoir une approbation unanime... »

Aussi, donnant un bel exemple de discipline et d'union, l'A.P.G. décidait de se dissoudre et de s'intégrer dans ce jeune et vigoureux mouvement où doit s'opérer le regroupement des révolutionnaires pour que la Révolution Nationale rentre dans les faits.

L'esprit du « Mouvement Prisonnier »

C'est dans le but de prolonger en France les Cercles Pétain des Camps et de réunir les rapatriés derrière le Maréchal pour l'aider à poursuivre sa tâche, qu'André-Masson a travaillé à la création du « Mouvement Prisonnier ». Ce vaste organisme dont l'unité sera complète (où se trouveront groupés tous les actes généreux, toutes les initiatives, tous les dévouements, où régnera l'esprit communautaire des Camps) sera dans les mois qui vont suivre le plus sûr auxiliaire de la Révolution Nationale. C'est dans son sein que ceux qui croient en la France pourront donner toute la mesure de leur vibrante activité; les contacts établis entre eux, les liens les unissant, décuplant encore leurs forces et les aideront à surmonter les dures épreuves qu'ils ne manqueront pas de rencontrer sur leur chemin.

Les activités des anciens groupements se trouveront fondues en une seule et même action qui rayonnera sur l'ensemble du Pays. Ainsi, toutes les énergies ne feront plus qu'un bloc solide qui aura raison des plus sérieux obstacles. Sous l'égide de ce mouvement dynamique, les Maisons du Prisonnier seront dans les départements de véritables bastions de la Révolution Nationale, en même temps que des organismes où les rapatriés trouveront les moyens d'œuvrer dans tous les domaines; en particulier, des tâches sociales les plus diverses les y attendent.

Il va de soi qu'ils ne devront pas faire part de l'esprit prisonnier, un esprit de clan, mais un esprit d'unité rayonnante; c'est ce à quoi, dans « Toute la France », J. P. Maxence les invite, en insistant sur le fait que c'est seulement dans cet esprit que « le social rejoint l'humain ».

Et nous ?

Quant à nous, sur qui pèse toujours la captivité, une tâche nous incombe; elle consiste à nous préparer à la lutte que nous devons mener au retour.

Le « Mouvement Prisonnier » est créé en France et grandit dans l'enthousiasme; à nous de travailler avec ardeur en vue d'y avoir notre place. C'est pour nous une nécessité absolue autant qu'un devoir essentiellement national; la France compte sur nous pour renaitre, et André-Masson nous recommande de ne pas la décevoir.

Pouvons-nous répondre autrement que par un redoublement d'activité et de foi ?

Qu'en toute franchise, chacun de nous s'interroge!

Robert-Louis MARCHAND.

NOTRE PLACE

C'est par une activité débordante que notre camarade André-Masson a inauguré ses fonctions de Commissaire général aux Prisonniers. Bousculant ceux qui, en France, s'étaient installés dans notre captivité et répondant aux besoins pressants du Pays, en même temps qu'à nos aspirations, il a créé le Mouvement Prisonnier.

Ainsi, nous avons la certitude, pour le présent, que notre pensée va vivre dans notre cher Pays et pour l'avenir que la reconstruction de la Patrie meurtrie ne se fera pas sans nous.

Le premier travail a été de regrouper les efforts un peu dispersés jusqu'à ce jour, de nos camarades rapatriés; pionniers qui nous ouvrent la route. En effet, ce n'est que le jour où nous pourrions tous y participer, et ce jour-là seulement, que le « Mouvement Prisonnier » aura sa force et sa valeur.

Mais dès maintenant, par lui, notre place est marquée dans l'œuvre de reconstruction qui appelle tous les Français de bonne volonté, et il nous donnera la possibilité de mettre nos énergies intactes au service du Pays.

En face des tâches viriles, tâches d'hommes endurcis et non abattus par l'épreuve, que nous fixe le nouveau Commissaire général aux Prisonniers, il n'est pas suffisant de penser qu'il sera temps d'agir quand nous rentrerons. C'est tout de suite que nous devons faire corps avec « notre Mouvement »; non seulement par une adhésion de principe, mais par une fervente volonté de nous préparer à cette action.

Nos longs mois de vie, de souffrance, identique, ont eu pour conséquence évidente la naissance d'une communauté dont nous ne sentons peut-être pas encore la force, la réalité même, mais dont il est possible de percevoir l'état d'esprit: en face des mêmes faits, nous avons des réactions semblables, et seul un ancien prisonnier peut parler de nous sans nous heurter.

Cette communauté de pensée, sensible actuellement surtout sur le plan critique, donc destructif, nous devons essayer de la réaliser dès maintenant sur le plan constructif. En nous, peu à peu, s'est élevé l'image d'une France nouvelle, meilleure, plus juste, plus forte; cette image peut-être encore imprécise, essayons de lui donner une figure vivante.

Il faut, pour que nos efforts ne soient pas vains, que nous nous fixions un but commun un idéal qui sera ancré fortement en nous pour résister aux déceptions auxquelles nous devons nous attendre. Beaucoup de ceux qui sont déjà rentrés ne trouvant pas le travail tout fait, se sont découragés. Le Pays qu'ils retrouvaient ne correspondait pas à ce qu'ils avaient rêvé; beau prétexte pour désertir une cause qu'ils avaient promise de servir en quittant les camps.

Isolés, livrés à eux-mêmes, à leur ancien milieu, ils ont vite perdu l'esprit prisonnier et oublié leurs camarades qui, eux, restaient encore en captivité.

Pourtant, le Maréchal lui-même ne nous avait-il pas averti : « La Révolution Nationale n'est pas entrée dans les faits, dit-il le 12 août 1941. Elle n'y a pas pénétré parce qu'entre le peuple et moi qui nous comprenons si bien, s'est dressé le double écran des partisans de l'Ancien Régime et des serviteurs des trusts. »

Ces ennemis de la Révolution Nationale n'ont pu s'interposer entre le Maréchal et les Prisonniers. Ceux qui parmi nous ont vraiment lu les messages ont été frappés par ce langage simple et direct; ils ont compris la pensée du Chef et d'enthousiasme ont adopté ses magnifiques appels comme la Charte de la France de demain.

Cette France des Messages sera notre idéal.

Nous avons la chance d'avoir un Chef qui, ayant rompu avec le passé, a défini les bases d'une France que nous espérons; mais espérer n'est pas suffisant, il faut vouloir; à sa suite faisons table rase de tout ce qui peut nous diviser. La fameuse lutte de classes, pur produit de notre société bourgeoise, ne peut exister entre des frères d'armes qui ont partagé pendant de longs mois une vie de souffrance et d'exil. L'égalité dans le malheur nous a fait comprendre la stérilité de nos luttes d'hier.

Résolument, nous abandonnons le stade des palabres et des discussions, entièrement tournés vers l'avenir, nous avons besoin d'action et d'horizons nouveaux.

La France vieillie a besoin de sang neuf, le nôtre rénové par l'épreuve sera le levain qui réveillera les énergies engourdies et le ciment qui soudera les volontés éparses.

C'est avec enthousiasme que nous devons nous préparer à mener, au sein du « Mouvement Prisonnier », le combat qui nous attend, sachant que les muscles d'acier que le malheur nous a forgés, pourront dès notre retour être mis d'une façon efficace au service du Grand Soldat qui depuis plus de deux ans est pour nous l'image rayonnante de la France que nous voulons.

André LAFFONT.

ANDRÉ MASSON

Chef du Mouvement Prisonnier

par Pierre BOUQUET.

Le Mouvement Prisonnier vient de vous être présenté par Robert-Louis Marchand; André Laffont a défini ce qu'il devait représenter pour nous, qui sommes encore dans les barbelés. Après avoir fait connaissance du Mouvement, après avoir vu quelle était la place qui nous y est réservée, approchons maintenant son Chef, André-Masson.

Au cours de ce fameux Congrès de l'A.P.G., André-Masson venait de réaliser en France ce pour quoi il luttait depuis le début de la captivité. Cette victoire du 31 janvier 1943 est le fruit d'une longue et opiniâtre lutte, le tremplin qui va permettre l'union de tous les Prisonniers pour collaborer à la plus belle des causes: la Résurrection de la Patrie.

Nous qui, depuis plus de deux ans, partageons sa vie, son combat et ses espoirs, nous qui sommes ici « son » équipe, comme nous avons lu avec émotion cet article de Noël B. de la Mort. Nous avons revécu avec notre Directeur ce Congrès, nous

avons senti l'angoisse qui devait l'étreindre lorsqu'il pénétra dans la salle où étaient réunis les délégués; il venait engager une bataille. Quelle en serait l'issue? Qu'allait-il se passer devant cette assistance que rien ne semblait vouloir faire sortir de « cette inertie qui la figeait dans un bloc neutre, un bloc dont le cœur semblait mort ». L'échec s'avérait certain. Qu'il me soit permis d'extraire les quelques lignes suivantes:

« Quand André-Masson parut, mince, un peu raide dans son col empesté, mais souriant et le visage ouvert, il y eut un court flottement. Un échange de politesses courut de la salle à la tribune, et ce fut tout. Les premières paroles glissèrent sur une neutralité que déjà la curiosité entamait. Les têtes se haussaient pour mieux voir. Les mains aux oreilles faisaient des cornets. L'assurance quittait les plus entêtés, confusément tout revenait en question. Tout, c'était la fusion de l'A.P.G. au sein d'un groupement jeune, vigoureux: « Le Mouvement Prisonnier ». Puis, tout à coup, le cyclone éclata, terrible, émouvant, emportant tous les doutes, toutes les erreurs, toutes les désespérances... »

Il avait conquis ses camarades, la bataille était gagnée, les rapatriés venaient de retrouver l'esprit prisonnier, l'enthousiasme allait croissant, et c'est au milieu des acclamations qu'André-Masson dut accepter le commandement du « Mouvement Prisonnier ».

(suite page 4)



Hérédité

par le Docteur H. POUZOLS

(suite et fin)

Quelles sont donc chez l'homme les maladies héréditairement transmissibles ? Dans l'état actuel de nos connaissances, elles sont peu nombreuses et relativement rares : ce sont l'albinisme (récessif), l'hémophilie (récessif), certaines dysostoses (malformations osseuses), le daltonisme, certaines atrophies musculaires... vraisemblablement aussi le diabète (récessif). Des études sont actuellement poursuivies sur le cancer. Certaines variétés rares sont sûrement héréditaires, d'autres ne le semblent pas. La syphilis est congénitale, mais non héréditaire au sens habituel du mot, car elle n'altère pas le chromosome mais agit sur l'œuf en le rendant malade; la tuberculose ne l'est pas non plus et elle est très rarement congénitale.

C'est à tort que l'on qualifie d'héréditaires certaines maladies ou tares qui ne sont que congénitales ou familiales. Je m'explique. En même temps que ces chromosomes, le germe mâle (spermatozoïde) ou femelle (ovule) apporte également à l'enfant une infection (comme le tréponème dans le cas de syphilis, ou très rarement le bacille tuberculeux) = maladie congénitale. Dans d'autres cas, le germe est soumis à une intoxication telle que la réalise l'alcoolisme aigu ou chronique; ou bien encore des conditions non rationnelles de vie des parents (alimentation, climat...) et des enfants étant le plus souvent les mêmes, on voit apparaître chez l'enfant les mêmes maladies que chez les parents (arthritisme, crétinisme endémique...) et il s'agit alors de maladies familiales. C'est ainsi qu'à l'origine de démences, d'épilepsie, d'apparence héréditaires, on doit le plus souvent incriminer non un chromosome anormal, mais une cause parfois accessible à un traitement médical qui, une fois combattue, ne reparaitra plus dans la lignée des descendants.

Il faut noter aussi qu'il est possible d'agir avec succès sur certaines maladies héréditaires. On le comprendra en songeant que, si nous ne pouvons pas modifier le chromosome responsable, du moins pouvons-nous modifier son milieu. C'est ainsi que, récemment, on a pu diminuer les dangers de l'hémophilie par l'opothérapie ovarienne.

A première vue, il semble décourageant de penser que nos enfants n'hériteront pas des qualités que nous avons acquises par notre travail, mais si notre labeur fut constructif, songeons qu'il s'inscrira dans le patrimoine social et servira la collectivité humaine, dont profiteront indirectement nos descendants. Mieux vaut peut-être qu'en définitive, l'hérédité soit protégée contre la nonchalance des individus. L'intransmissibilité de l'acquis, si elle prive parfois l'espèce d'un progrès, le garantit du moins, la plupart du temps, contre une perte.

★

CONCLUSION. — Nous possédons, dans nos chromosomes, des possibilités que nous nous devons de réaliser. Comment ?

— Ayons d'abord des individus sains chez lesquels rien n'empêchera nos chromosomes de donner ce dont ils sont capables.

- ★ Lutte contre la syphilis
- ★ Lutte contre l'alcoolisme
- ★ Consultations de nourrissons
- ★ Dispensaires anti-vénéériens, anti-tuberculeux...

Soulignons à ce sujet la très haute importance d'un examen médical pré-nuptial (renseignant les parents sur leur état de santé et leur donnant les conseils appropriés); et celle d'un carnet de santé renseignant exactement le médecin sur les maladies qu'a pu présenter son consultant.

— Eleveons ensuite nos enfants correctement et totalement (appuyons sur les différentes touches du piano chromosomique pour ne rien négliger et obtenir un rendement optimum).

- ★ Education physique
- ★ Education intellectuelle
- ★ Education morale (en sachant que le milieu moral a autant d'influence sur le chromosome que le milieu physique).

ANDRE MASSON, CHEF DU MOUVEMENT PRISONNIER

(suite de la page 3)

Les Prisonniers rapatriés ne pouvaient pas choisir de chef plus digne qu'André-Masson pour diriger leur Mouvement qui est dorénavant « notre Mouvement ».

Depuis plus de deux ans, pour les Français « de France », le mot prisonniers était synonyme de biscuits, sardines, chaussettes, fêtes de charité, etc...; les prisonniers étaient considérés comme des enfants qu'il fallait plaindre et soigner et qu'au retour il faudrait choyer. Nous ne voulons pas certes sous-estimer l'effort admirable que fit le Pays tout entier pour les Prisonniers au point de vue ravitaillement, mais le problème des Prisonniers n'était pas et n'est pas seulement cela. Il est tout autre chose. C'est ce qu'André-Masson s'est acharné à démontrer du fond de notre Stalag depuis plus de deux ans. Il mena deux combats de front: le premier, pour faire entendre la voix des Prisonniers en France, faire prendre conscience au Pays de ce que représentaient les Prisonniers, ce qu'étaient leurs aspirations; le deuxième, pour réaliser pendant la captivité, l'union de tous les Prisonniers qui doivent former « l'aile marchante de la Révolution Nationale ». Sous son impulsion, notre Centre d'Informations Nationales démarra ferme, et cette union qu'il ne cessait de prêcher depuis la fondation d'ESPOIR (novembre 41) se concrétisa; notre C.I.N. connut un succès sans cesse croissant, et à l'heure actuelle peu de camarades restent en dehors de notre communauté.

Dans son livre « Entre Deux Mondes », entièrement écrit en captivité, il précise la Mission des Prisonniers. Un extrait de ce manuscrit est déjà paru, chez Plon, dans un petit volume intitulé « Deux Messages des Camps ». André-Masson, qui devait devenir le Chef du « Mouvement Prisonnier », avait déjà conçu ce mouvement dans les barbelés, le définissait dans son chapitre « Notre Mission », et il devait le réaliser environ un an plus tard.

« Aujourd'hui, quand un redressement héroïque est nécessaire à notre salut, la Révolution Nationale doit trouver une plaque tournante qui ne soit pas de n'importe quelle qualité. Seule une catégorie nombreuse de citoyens appartenant à toutes les classes sociales, soudés les uns aux autres par la communauté d'un sort exceptionnel, symbole incontestable de l'union de la forte française, pourra façonner à la Patrie, son nouveau destin. Cette masse pour s'imposer devra se détacher de façon saisissante de l'ensemble de la population, avoir son caractère propre, ne ressembler qu'à elle-même, je dirais presque « venir d'ailleurs ». Les Anciens Combattants de 14-18 avaient passé de longs mois, et beaucoup d'années dans les boues sanglantes de l'Argonne, de la Champagne, des Flandres. Ils avaient traversé des enfers

comme celui de Verdun. Au retour, ils étaient vraiment pour leurs concitoyens « d'autres hommes ».

« Peut-on en dire autant des Anciens Combattants de 39-40 ? Cela dépend s'ils ont connu ou non la captivité. En effet, à part ceux des corps francs, ou des unités qui furent constamment en ligne, et pour qui dès le début et intégralement ce fut la guerre, les soldats français n'ont guère connu que six semaines de véritables batailles et sans être plus durement éprouvés que les populations en exode sur les routes. Les pertes militaires et les pertes civiles atteignent d'ailleurs sensiblement le même chiffre. Je ne veux en rien affaiblir l'importance douloureuse d'une terrible épreuve; je n'oserais me permettre de contester le mérite... je constate simplement que la campagne du 10 mai au 23 juin ne suffit sans doute pas à distinguer totalement et définitivement ceux qui l'ont faite des autres. Et puis, les Anciens Combattants, en majorité sont ou ont été prisonniers. Et c'est parmi les Prisonniers qu'on rencontre cette souffrance exceptionnelle par son caractère et sa durée qui leur permettra à leur retour d'être « d'autres hommes ».

« C'est donc incontestablement sur eux qu'il faudra compter. » La voix d'André-Masson avait été entendue. Quelques semaines après son retour en France, le Président Laval appelait notre Directeur, et lui confiait le poste important de Commissaire général aux Prisonniers. Acte révolutionnaire s'il en était un, le problème prisonnier n'était plus considéré comme secondaire et n'était plus limité à des questions matérielles, mais il devenait aussi et surtout un problème politique et national. Par la présence d'André-Masson au Commissariat Général, le Gouvernement du Maréchal faisait prendre conscience au Pays, de la part qui était réservée pour la Rénovation de la Patrie à la « France Captive ».

Leur ayant communiqué sa foi et son enthousiasme, les Prisonniers rapatriés l'ont choisi comme Chef du « Mouvement Prisonnier »; les « Prisonniers en activité », suivant son expression, se joignent à leurs camarades libérés et se préparent dès maintenant à s'intégrer fortement à notre Mouvement, pour que la Patrie renaisse. Et je ne saurais trouver plus belle conclusion que cet extrait d'une lettre que nous a adressée notre ami Paul Vivien, qui collabore à cette belle cause aux côtés d'André-Masson: « Il faut que tous nos camarades que nous avons laissés sachent quel rôle ils seront appelés à jouer à leur retour et s'y préparent sans tarder. Tâche civique de premier plan. Nous vous préparons la voie, fiers d'avoir à notre tête un chef qui nous comprend si bien et mènera le combat prisonnier avec toutes les ressources de son énergie et de son cœur. »

Pierre BOUQUET.

Le Serment de Compiègne

Je jure de rester mobilisé au Service du Maréchal et de son Gouvernement au sein du Mouvement Prisonnier.

(Formule du serment prêté par les Prisonniers rapatriés.)

CHRONIQUE DU C. I. N.

« Il me faut votre foi, la foi de votre cœur, la foi de votre raison. »

Nous avons le devoir de nous tenir au courant des diverses activités de notre Pays. Nous savons l'existence d'une Charte du Travail, d'une Charte Agricole, de lois sur la famille, etc., et nous n'ignorons pas que, de leur application, dépend le succès de la Révolution Nationale voulue et commencée par le Maréchal, désirée par tous depuis de longues années. Nous n'ignorons pas davantage que nous avons un rôle à y jouer quelle que soit notre position sociale.

Dès maintenant, malgré l'exil, dans la mesure de nos possibilités, nous devons nous préparer à ce rôle. Mais comment le pourrions-nous faire si, d'abord, nous ne croyons pas à l'œuvre entreprise par le Maréchal.

Croire... Il nous faut en avoir la volonté, nous souvenir que sans foi rien ne peut être construit, qu'avec elle tout devient possible.

Croire... Tant de fois trompés, les Français ont tendance à douter. Ils ne réalisent pas la chance unique qu'a eue la Patrie de trouver, à l'heure où, absolument vaincue, démoralisée, elle roulait à l'abîme, Celui qu'elle connaissait déjà, qui avait fait ses preuves: le Maréchal Pétain. La France a connu souvent des heures tragiques. Toujours Elle a été sauvée. Nous nous souvenons de ces pages de notre Histoire. Nous souvenons-nous qu'elles ont été d'autant plus courtes et moins lourdes de conséquences que l'union s'est faite avec rapidité derrière le Sauveur surgi du terroir? Mais l'Union suppose une même Foi. C'est pourquoi nous devons croire à la France nouvelle que le Maréchal veut créer. Et pas seulement nous contenter de l'affirmer, le prouver en obéissant au Chef responsable, en le suivant, en nous préparant à travailler avec et pour lui.

La Foi de notre cœur... Comme elle est facile lorsque, devant nos yeux éblouis et reconnaissants, se déroule, lumineuse, la vie d'honneur et de service du Grand Soldat, du Français racé qui, très droit, de ses mains nettes tenant le gouvernail, nous guide à travers la tempête et les écueils.



Marcel Boudet
Secrétaire Général du C. I. N.

La Foi de notre raison... Relisons ses Messages. Méditons-les. Une doctrine sage, équilibrée, bien française, bien conforme aux intérêts de la France, s'en dégage. Les circonstances extraordinaires de ce temps n'en permettent pas l'application intégrale. Nous le savons; mais, soyons francs avec nous-mêmes, en est-il une meilleure et qui garantisse mieux l'avenir de notre Pays? Etudions ce qui, déjà, a été fait. Et concluons!

Le Maréchal réclame notre Foi.
Sans hésitation, sans réserve, donnons-la lui.

Deux belles conférences de Paul Raffestin et Pierre Blanc, auxquelles prit part une nombreuse assistance, eurent un succès vraiment mérité.

Après avoir donné lecture de la lettre écrite par le Maréchal, à l'occasion de la publication d'extraits choisis du « Théâtre d'Agriculture » d'Olivier de Serres — lettre dans laquelle le Maréchal soulignait l'importance capitale de l'agriculture « en l'ancienne Rome » comme aux temps modernes — Paul Raffestin nous présente le « Père de l'Agriculture Française ». A ce gentilhomme vivant au seizième siècle, intelligent et instruit, observateur, praticien en avance sur son temps, nous devons l'élevage du ver à soie en France, et le « Théâtre d'Agriculture », riche d'enseignements encore d'actualité. Henri IV et Sully l'appréciaient, aimaient le consulter. Et concluant, le conférencier le propose en exemple comme celui d'un maître savant et hardi.

« Famille et Littérature », tel est le sujet choisi par Pierre Blanc. Nous disant comment on concevait la femme au moyen âge, son existence, sa valeur, il nous cite les grands exemples

de l'Histoire: Les mères de Bayard, Jeanne d'Arc, F. Villon, puis aussi parle de l'éducation qu'elles donnaient. Suit un exposé pittoresque sur la vie estudiantine de l'époque: Rabelais, Gargantua, Pantagruel... Pierre Blanc termine en nous parlant du Foyer, de ses poètes: F. Mistral, Coppée, Lamartine... et conclut en soulignant ce que doit à la famille la Littérature Française et cite l'appel du Maréchal « Mères de notre Pays de France, votre tâche est la plus rude, elle est aussi la plus belle. »

Marcel BOUDET.

LA FAMILLE "CELLULE INITIALE DE LA SOCIÉTÉ"

Mes chers camarades, avez-vous pensé qu'en des moments aussi troublés que ceux que nous vivons, où beaucoup sont isolés, parler Famille fait se redresser, prêter l'oreille, envisager l'avenir. Ne faut-il pas s'efforcer de réapprendre le respect et le sens des institutions traditionnelles méprisées au profit de l'individu? Ne faut-il pas acquérir l'esprit d'équipe, sans lequel nous ne pouvons rien entreprendre? Et la meilleure école de solidarité est la Famille. De toutes les communautés, elle est la première; chaque jour y ramène l'inévitable contact dans lequel notre instinct social se forme, s'embellit.

La vie que nous menions n'était qu'agitation, appauvrissement intérieur inconciliable avec la vie familiale, toute de patience, de réflexions. Retrouver cet état d'esprit, c'est recréer le climat dans lequel, au premier rang, l'institution familiale peut librement s'épanouir.

Dans son Message du 25 mai 1941, le Maréchal dit: « La Famille, cellule initiale de la Société, nous offre la meilleure garantie de relèvement. Un pays stérile est un pays mortellement atteint. » Ces paroles si vraies, si justes, ont fait l'objet d'une étude dont voici le résumé.

1° POINT DE VUE NATIONAL. — Au moment de la demande d'armistice, le Maréchal a déclaré aux Français: « Trop peu d'enfants, trop peu d'armes, trop peu d'alliés, voilà les causes de notre défaite. » Un regard d'ensemble sur la courbe de la natalité française nous éclairera. Un million de naissances en 1866, 610.000 environ en 1940, soit une chute de 40% en 75 ans.

2° POINT DE VUE ECONOMIQUE. — Dans un pays où la Famille se désagrège de plus en plus, il y a dénatalité. Les producteurs et les consommateurs diminuent simultanément, d'où ralentissement progressif du commerce. Dans les campagnes, des terrains restent incultes. Les gens âgés hésitent à créer des entreprises nouvelles. Avec les familles nombreuses, il est possible d'intensifier la consommation, d'entreprendre et de diminuer le chômage.

3° DU POINT DE VUE SOCIAL ET MORAL. — De la Révolution à la Grande Guerre, notre organisation sociale et politique n'a connu que l'individu, oublié la famille. C'est ainsi que nous sommes arrivés à l'union libre, au divorce (1884). Cette dissolution familiale atteignait une famille sur 16. Ainsi était abandonnée l'idée traditionnelle de la Famille, la société stable constituée par l'indissoluble union de deux époux en vue d'une descendance, de l'éducation des enfants et de l'assistance mutuelle des époux.

La présence des enfants est un facteur de moralité, de travail et d'économie. Les ménages volontairement sans enfants, sont, du point de vue social, comparables aux unions libres.

Quant aux célibataires, les influences sont plus néfastes encore, surtout au point de vue moral, rares sont ceux qui vivent dans la chasteté et beaucoup détournent les femmes de leurs devoirs.

Un grand danger aussi pour la société est celui des enfants uniques. Leur formation laisse généralement à désirer, et dans l'ensemble ils deviennent égoïstes, sont mal préparés à la vie.

4° DU POINT DE VUE FINANCIER. — La diminution des consommateurs et producteurs entraîne celle des contribuables et leur appauvrissement, d'où un rendement fiscal inférieur, nécessitant l'augmentation des impôts, puis les emprunts... et la « Retraite des Vieux » pose d'insolubles problèmes.

Voilà les conséquences d'un esprit d'égoïsme et d'individualisme et pourquoi il faut que les Français luttent contre la dénatalité engendrée par cet état d'esprit, dont les conséquences nationales, économiques, sociales, morales et financières s'additionnent et se multiplient. Il faut aussi que l'Etat soutienne et aide la Famille, la consolide et l'organise.

Le Gouvernement du Maréchal l'a compris et, dans ses premiers actes, a créé un Secrétariat d'Etat à la Famille. Il marquait ainsi la place qu'il entendait donner à la Famille dans le Régime nouveau. Des mesures ont été prises:

— Cartes de priorité aux mères de famille (loi du 24 août 1940); Primes à la première naissance; Assistance à la Famille (loi du 13 octobre 1940); Création de délégués sanitaires défenseurs de la Famille (lois du 19 septembre 1940); Création d'un statut de la maternité et de l'enfance par une note du 12 janvier 1941; Réduction des tarifs ferroviaires pour les familles nombreuses; Embauchage des pères de famille (loi du 12 novembre 1940) et augmentation des taux des allocations familiales (une loi du 19 novembre 1940 a modifié et complété le décret du 29 juillet 1939); Création de l'allocation de la Mère au Foyer (loi du 19 novembre 1940); Allocation dite de salaire unique par une loi du 11 avril 1941, et en date du 10 décembre 1940 une loi portant réforme des successions et exonérant des droits la quasi-totalité des successions intéressant les familles d'au moins trois enfants, etc... D'autres suivront.

Pour que la Famille soit à sa place dans la Nation, le programme qui s'impose est vaste et sa réalisation demandera plusieurs années. La Famille souffre d'une crise morale. Les réformes les plus urgentes sont celles qui ont une portée morale. Il faut triompher des égoïsmes et des indifférences, de l'individualisme trop enraciné chez nous. Il faut donc lutter avec persévérance, la cause de la Famille, qui est la cause de la Révolution française, triomphera.

André DEMARCO.

L'homme de Confiance vous parle

Mes chers Camarades,

La mutation d'un grand nombre de Kommandos entre les Stalags de notre Wehrkreis s'est échelonnée sur une période relativement longue ; ce fait, joint aux difficultés d'obtenir rapidement les informations nécessaires pour vous répondre utilement, a pu faire croire à certains d'entre vous qu'ils étaient abandonnés d'une manière peu courtoise par le Stalag qu'ils quittaient, et que celui qui les recevait ne mettait guère d'empressement à leur venir en aide.

Je puis vous assurer qu'il n'en est rien, que dans la limite de leurs faibles moyens les Hommes de Confiance des VA, VB et VC ont cherché à se mettre d'accord pour prendre les mesures qui vous éviteraient des ennuis supplémentaires.

Ce qui peut vous sembler rapide et pratique, qui le serait en effet dans la vie civile, l'est beaucoup moins dans notre situation présente, malgré toute la bienveillance qui nous a été témoignée.

Mes camarades qui nous quittez, ne nous tenez pas rigueur des difficultés que vous avez éprouvées, vous connaissez notre dévouement à vous servir et nous tenons à vous dire que nous vous voyons partir avec beaucoup de regrets.

Mes camarades qui entrez au VC, je vous souhaite la bienvenue. La Page de l'Homme de Confiance de notre précédent numéro d'« Espoir » vous faisait part des principaux renseignements dont vous pouviez avoir besoin. J'espère pouvoir prendre contact avec vous plus particulièrement dès le mois d'avril, à l'aide du camion de la Croix-Rouge qui me sert à livrer les Secours vivres et me permet chaque dimanche de déplacer un excellent orchestre ou une troupe parfaitement au point.

Nos services étudieront avec attention les sujets qui vous concernent, et vous pouvez avoir l'assurance que dans la mesure de nos possibilités nous nous efforcerons toujours à vous donner satisfaction.

Antony PAYRAU.

*

I. PRISONNIERS DE GUERRE DOMICILIES EN AFRIQUE DU NORD. — Les Hommes de Confiance sont priés de me fournir, à réception de la présente note, les noms, prénoms, matricules de leurs Stalags d'origine, adresses civiles, des camarades domiciliés *exclusivement* en Afrique du Nord et qui, avant les événements de novembre dernier, ne recevaient leur colis que de leurs familles ou bien d'œuvres dont le domicile ou le siège était soit en Algérie, au Maroc ou en Tunisie. Une vérification des déclarations du lieu de résidence sera faite au reçu de ces listes qui en outre seront accompagnées d'autant d'étiquettes qu'il y aura de noms.

S'abstenir rigoureusement de m'adresser les noms des camarades qui, quoique domiciliés en Afrique du Nord, ont de la parenté en France, ils perdraient ainsi leurs étiquettes-colis.

II. PRISONNIERS DE GUERRE DOMICILIES EN BELGIQUE. — Les Hommes de Confiance sont priés de me fournir les noms, prénoms, matricules, adresses civiles de camarades de nationalité française dont la famille réside actuellement en Belgique.

Nota. — Etablir deux états distincts pour I et II.

PHOTOGRAPHIE PERDUE. — Il m'a été remis une photographie portant la mention suivante: « Anger le 13/12/42, Maman Blanche ». Prière de la réclamer à mon bureau.

ETIQUETTES. — Le Comité de la Presse Parisienne nous avise de son impuissance à honorer toutes les étiquettes qui lui parviennent. Elle se voit, en raison de la pénurie des denrées utilisables pour les colis, dans l'obligation de limiter son activité à ses membres ou aux P.G. sans famille qu'elle a adoptés.

KOMMANDOS NOUVELLEMENT AFFECTES AU STALAG VC. — Je serais très reconnaissant aux Hommes de Confiance des Kommandos affectés récemment au Stalag VC, d'inscrire sur chacun de leurs envois: le nouveau numéro de leur Kommando et, *très lisiblement*, leurs nom, prénoms et matricule.

LIVRES - MUSIQUE. — Le Bibliothécaire et le Chef d'orchestre vous rappellent que de trop nombreux Kommandos

oublient de retourner les accusés de réception des livres et partitions musicales qui leur sont expédiés, trop nombreux sont aussi ceux qui rendent incomplètes les collections qui leur parviennent.

Souvenez-vous que notre stock n'est pas inépuisable, un livre que vous détériorez, une chanson que vous déchirez sont perdus pour les camarades.

HABILLEMENT. — Les Hommes de Confiance des Kommandos qui n'ont pas encore fait des demandes de linge (chemises, caleçons, mouchoirs, chaussettes, pullovers, gants, passe-montagnes) au Service de la Croix-Rouge du Stalag, ont invités à me les adresser d'urgence. Je rappelle qu'elles doivent être établies sous forme de listes récapitulatives et indiquer très lisiblement les nom, prénoms, matricule, besoins et tailles de chaque demandeur.

MARCHE DU MARECHAL. — Je tiens à la disposition des Kommandos qui en feront la demande, des partitions de la « Marche du Maréchal ».

Le Service des Loisirs (Abteilung Betreuer) ne peut satisfaire toutes les demandes de jeux de cartes, échecs, dames, etc..., etc..., qui lui parviennent, ne disposant plus de jeux pour le moment.

A. P.

Notre Oeuvre d'Assistance

Le Bureau de l'Œuvre est particulièrement heureux de vous présenter le Bilan des opérations du mois de janvier 1943, dont les recettes sont en augmentation sensible comparativement aux exercices précédents:

Recettes:

Versements des Kommandos	3.980,71
Produit de la vente d'insignes et de numéros de Noël d'« Espoir »	602,57
Collecte du Camp	366,31
Collecte des Nord-Africains	73,24
Collecte des Libérables	244,75
Don de la Bibliothèque du Camp... ..	150,06
	5.417,58

Avoir en caisse au 31. 12. 42 1.023,42

Total 6.441,00

Dépenses:

17 familles reçoivent 30 marks =	510
7 » » 40 =	280
7 » » 50 =	350
1 » » 60 =	60

Renouvellement de secours:

20 familles reçoivent 30 marks =	600
34 » » 40 =	1.360
20 » » 50 =	1.000
4 » » 60 =	240

Total 4.400

Avoir en caisse au 31. 1. 1943 2.041,00.

De plus, il est alloué 1.300 marks à 52 familles, soit 25 marks chacune, grâce à un prélèvement effectué sur la contribution de l'Oflag V. A.

Fort peu de Kommandos demeurent désormais en dehors de notre activité, et nous déplorons d'autant plus le remaniement en voie d'exécution qui entraîne la mutation de plus de 300 d'entre eux aux Stalags V. A. et V. B.

Nous souhaitons bonne chance à tous ces Kommandos qui retrouveront une Œuvre similaire dans ces deux Stalags et pourront s'y intégrer aussitôt.

Le Bureau.

*

Tout a été dit sur l'O.F.A. ... mais lorsqu'il s'agit de solidarité, peut-on craindre de recommencer! — Beaucoup de vous, chers camarades, connaissent l'Œuvre et répondent à nos appels, certains semblent encore ne pas vouloir s'y intéresser. Cependant, les chiffres que nous vous donnons chaque mois témoignent de son activité croissante.

Ne soyons pas égoïstes. Pensons aux nombreux foyers plongés aujourd'hui dans la gêne, parfois la misère. — Que de misères soulagées, que de réconfort moral depuis la création de l'O.F.A.

Songez à ces services que vous pouvez rendre, à cette joie que vous pouvez donner. « N'est-il pas meilleur de donner que de recevoir ? »

Donnez donc avec enthousiasme, afin que ceux qui souffrent sentent venir de nos Camps, de nos Kommandos: Sympathie et Affection.

De cet effort de solidarité à l'égard des malheureux nous sortons meilleurs et plus unis.

J. MICHAUT.

LETTRE A DOMINIQUE...

Mon cher Dominique,

Je ne résiste pas davantage au désir de t'écrire ce que les circonstances ne m'ont pas permis de t'exposer hier au soir avant ton départ. Nous étions trop autour de cette table. Notre compagnie s'abandonnait à une saine et chaude gaieté qu'il eût été dommage de troubler par d'austères pensées. Il est si rare, en notre condition, d'atteindre cette ambiance de vraie gaieté, de connaître un peu d'abandon. Vraiment, je m'en serais voulu de rompre cet unisson. Et puis, mon cher Dominique, j'ai craint de te faire de la peine. Il m'a semblé que la présence de nos camarades m'interdisait de te parler avec la rude franchise qui nous est coutumière, et que justifie aussi bien notre amitié déjà longue que mon titre d'ainé. Je dois à cette amitié, de te donner mon opinion sans détour, de te livrer toute ma pensée, c'est pourquoi je t'écris.

Mais j'y songe! Parmi les nombreux propos échangés au long de cette soirée désormais mémorable, tu te demandes certainement quel est celui qui te vaut cette épître. Voilà! Tandis que nous envisagions comme en une sorte de rêve éveillé, ce que nous ferions sitôt rendus à la vie normale, tu as dit: « Je voudrais trouver, au retour, une bonne petite situation bien tranquille, je rêve d'épouser une gentille petite femme, de pouvoir enfin couler une petite vie sans histoire dans la petite bicoque de mes parents. » Les approbations chaleureuses de quelques camarades t'ont montré que tu t'ais compris, que tes aspirations étaient celles de bien d'autres.

Tu étais, souviens-toi, tellement satisfait de ton succès, si béatement plongé dans ton rêve, que tu n'as même pas achevé de nous le confier. Je vais le faire pour toi. La petite maison de ton rêve s'entoure d'un agréable petit jardin, capable de te procurer quelques petits agréments sans trop d'efforts. Pour faire, chaque dimanche, une petite sortie, avec ta petite femme, tu souhaites de posséder encore une petite auto. Ces sorties vous seront, naturellement, autant d'occasions de vous offrir un bon petit repas, dans un petit coin bien tranquille. Enfin, bonheur suprême, tu achèveras ton rêve, et ta journée, en disputant avec tes copains, une petite belote au petit bistrot de ton petit patelin!

C'est bien cela, n'est-ce pas, mon cher Dominique? Oh! ne va pas t'imaginer que je suis un type formidable, un gros malin à qui l'on ne peut rien cacher. C'est beaucoup plus simple, hélas! Je connais ton rêve par cœur, pour l'avoir entendu maintes fois exprimer par de trop nombreux camarades. Loin d'être original, ton cas est d'une banalité désespérante, affligeante, d'une fréquence inquiétante, dangereuse même pour l'avenir de la France.

Lisant cela, un sourire de pitié erre sur tes lèvres, tu songes: « Ce cher vieil ami exagère à coup sûr, quel rapport peut-il y avoir entre mes modestes ambitions et l'avenir de la France? Lis encore un peu, Dominique, tu comprendras.

Mon cher camarade, ton rêve est mesquin, étroit, rabougri, on y étouffe! Il est tout entier sous le signe de la petitesse. Afin de te plaire, tout doit être petit: depuis ta femme jusqu'à ta maison, en passant par ta situation, ton auto, ta belote, etc... C'est navrant! A vingt-six ans, tu nourris des ambitions semblables à celles qui peuvent légitimement réchauffer le cœur d'un vieux monsieur arrivé au terme de sa course.

Ici encore, je devine ta réponse. Je te connais si bien, Dominique! Tu accuses la captivité, d'avoir fait naître en toi ces goûts de vieux rentier. Tu me réponds, ou à peu près: « Après les aventures mouvementées que nous avons vécues, après les tribulations sans fin dans lesquelles cette guerre nous a entraînés, après toutes les souffrances endurées, il me paraît normal, légitime, d'éprouver par-dessus tout, un irrésistible besoin de calme et de repos, de désirer une vie quiétude sans tracasseries. » Puis, t'animant, tu ajouteras: « Tel sera sans doute le seul droit que nous aurons acquis par notre longue et pénible captivité, tu ne peux tout de même pas me le contester. »

Eh bien si, mon cher Dominique, je te le conteste. Si la captivité nous acquiert un droit quelconque, et j'en doute, ce ne sera pas, en tous cas, le droit de jouer les rentiers, tu peux me croire! Essaie plutôt de songer aux devoirs que te créera, au retour, ta qualité de captif, que de t'illusionner avec la perspective de droits chimériques. Je ne sais pas encore exactement ce que sera notre France après cette guerre, mais je sais déjà ce qu'elle ne sera pas, ce qu'elle ne pourra plus être: le pays des droits sans devoirs, la terre choisie des revendications. Nous ne pourrions plus songer, dans cette France, à revendiquer autre chose que le droit de servir mieux et davantage que le voisin.

Efforce-toi de réaliser le monstrueux désaccord qui existe entre ton souhait, mille fois exprimé, de voir notre pays se relever rapidement de ses ruines, reprendre sa place au rang des grandes nations, et ton désir égoïste d'une petite vie tranquille. Si chacun de nous porte en lui des projets de cette envergure, crois-tu sérieusement que les prisonniers constitueront alors « les meilleurs éléments de la Révolution Nationale » attendus par le Maréchal. Tu ne peux tout de même songer à te reconnaître le droit, pour toi seul, et le devoir aux autres. Alors?

Parmi les nombreuses raisons de notre effondrement, parmi les causes multiples de l'affaiblissement de la France, le goût presque maladif de la « petitesse » trouve sa place. Nous lui devons une grande part de nos abandons, de nos renoncements successifs, de nos absences sur la scène mondiale ou, du moins, d'une présence pas assez forte, pas assez dense, insuffisamment

affirmée. C'est à ces ambitions étriquées, à cette hantise du risque, de la responsabilité, à cette peur de l'aventure, à ce mépris de la loi constante du constant effort, qu'il faut attribuer beaucoup de nos maux, de notre misère actuelle. D'autres l'ont déjà dit avant moi, mieux que moi, je ne crains pas de le répéter. Trop de Français possédaient une âme de « fonctionnaires », ne savaient rien ambitionner d'autre qu'une petite vie tranquille, garantie par une retraite assurée. De la vient, je suppose, que nous nous sommes trouvés, depuis notre défaite, dans l'incapacité d'accomplir sérieusement le grand effort commun de la grande action salvatrice, exigée par la situation. De pareilles petites jouissances acquises au prix de petits efforts, telle semble bien avoir été notre loi durant ces derniers lustres.

Dis-moi, mon cher Dominique, la captivité n'aurait-elle rien changé à tout cela? Une fois encore, nous n'aurions rien vu, rien appris, rien compris? Cela n'est pas possible, cela n'est pas, j'en ai l'heureuse certitude.

Réfléchissons encore! Ce relèvement de la France, sa reconstruction, la révolution des institutions et des mœurs, tout ça, ce ne sont pas seulement des mots, cela signifie, représente des efforts: les tiens, les miens, le nôtre à tous Français. Pour remonter la pente, il y aura des difficultés, des risques, des accidents, un très long effort, auquel notre génération ne pourra peut-être suffire.

Nous devons donc nous décider à fournir cet effort, être capables de surmonter et de vaincre les difficultés, avoir la force de persévérer malgré les accidents, les chutes inévitables. Il nous faudra, Dominique, retrouver cette opiniâtreté, le goût du risque, cet amour de l'aventure, ce désintéressement qui ont permis à des Français d'autrefois, d'écrire les pages les plus belles, les plus glorieuses de notre histoire.

Ces Français ont fait la France impériale, d'autres l'ont perdue, elle ne se referra que par des Français. C'est à nous, et à nos jeunes frères, qu'échoit cette lourde mais passionnante tâche. Aucune illusion ne nous est permise à ce sujet, il n'y a pas de miracle à attendre d'aucun côté. Pénétrons-nous fortement, au contraire, de l'idée que le salut ne nous viendra que de nous-mêmes, de nos efforts, de notre travail. Ce sera, du reste, mieux ainsi. Nous voici bien loin, tu le sais, de la petite vie tranquille, dans la petite maison...

Sans attendre davantage, mon cher Dominique, accoutume-toi à cette idée de mener au retour une vie de lutttes et d'efforts, et non une vie tranquille. Prépare-toi de toute ton intelligence à cette existence. Forge-toi surtout une âme neuve, une âme de pionnier avide de vaincre et de triompher. Dèlaisse un peu les cartes, mon ami, et par des lectures appropriées, cultive en toi le riche capital d'enthousiasme, sans lequel rien de grand ne peut être entrepris, affirme ta foi en les destinées de notre pays, hors de laquelle il n'est pas de réussite possible. Ce faisant, tu commenceras déjà la rénovation française, tu amorceras en toi son relèvement, tu rendras ta captivité moins stérile.

La vie que je te propose, celle qui t'attend, n'est pas celle que tu rêves, elle est plus belle, infiniment plus riche de toutes les façons. Ne sois donc pas inquiet, Dominique, la joie très pure, très réconfortante, de contribuer à la grande cause, à un grand effort commun, vaut bien les satisfactions égoïstes que te ménagerait ta « petite » vie. Ta participation sera peut-être modeste, qu'importe! Par elle, tu donneras à ta vie, son vrai sens, tu atteindras à un épanouissement de ton être: enfin, est-il besoin de le dire, tu auras en Français.

Comprends-tu à présent, combien sont inquiétants, dangereux pour l'avenir de la France, les rêves semblables aux tiens, comme ils sont loin de l'idéal que nous devons nous proposer, ou plutôt, que les circonstances nous proposent et même nous imposent. Car, tu sais, je ne vois guère de salut possible, hors de là.

Ces camarades qui t'approuvaient hier au soir, ceux qui partagent tes vues d'avenir, n'ont, je crois, commis d'autre faute que celle de n'avoir jamais réfléchi sérieusement à ces questions. Elles le méritent pourtant, et j'aurai atteint mon but, si je puis, par ces quelques réflexions, non pas te convaincre, mais plus humblement, t'amener à une salutaire méditation, te conduire à repenser ton avenir sur un plan nouveau.

Et puis, mon cher Dominique, il ne faut rien exagérer, tu pourras jouer ton rôle, dans l'œuvre de reconstruction, sans mener, pour autant, une vie désagréable. La différence sera davantage dans l'esprit qui guidera ton action que dans les faits. Tes gestes ne seront déjà plus les mêmes, si tu les accomplis ayant au cœur le sens de la communauté, l'esprit de sacrifice, de dévouement au bien commun, si tu sais un peu t'oublier toi-même. Elargir ton horizon, viser haut, œuvrer avec amour.

Ta petite femme et ta petite maison trouveront leur juste place dans ta vie. Ton foyer sera, pour toi, la meilleure source de ton bonheur intime, la première justification de ton labeur, le principal ressort de ton action.

J'y songe, Dominique, pourquoi ne pas ajouter à ton « rêve », le désir d'un enfant? Lui, du moins, sera naturellement tout petit, avant de grandir...

Bien amicalement à toi.

Jean CATHERIN.

LA PAGE RELIGIEUSE

P.V

Propos de Printemps

par l'Abbé G. GIRARD, Aumônier du Stalag

C'est au moment où la sève monte dans les rameaux noircis par l'hiver que le jardinier, d'un coup brutal de sécateur, tranche à droite et à gauche les jeunes pousses et fait saigner leur sève printanière...

Mutilation stupide ?

Taille bienfaisante plutôt, car, vous expliquera le jardinier, si on laisse la plante pousser librement ses rameaux en tous sens, la sève va se disperser et s'y gaspiller en feuilles inutiles et en fruits malingres... Au contraire, si on la canalise et si on la limite à quelques tiges choisies, elle produira des fruits charnus et en plus grand nombre...

Ce rendement utilitaire, est-il obtenu aux dépens de la beauté ?

Pas nécessairement.

Taillés avec soin, les arbres offrent souvent à l'œil un aspect plus agréable que lorsqu'ils sont négligés ou sauvages.

Les roses cultivées dans nos jardins ont une opulence et une splendeur qui manquent aux frêles églantiers des haies et chemins...

Entretenus avec goût, les parcs sont plus plaisants que lorsqu'ils sont abandonnés aux herbes qui les envahissent...

C'est un fait : pour son plus grand rendement et même pour sa beauté, la nature végétale a besoin d'être élaguée et émondée.

*

La même loi gouverne l'activité corporelle.

C'est au moment où l'athlète cherche le plus à développer sa force musculaire et à harmoniser sa forme, qu'il s'entraîne, c'est-à-dire (décortiquons le mot) qu'il s'abstient de tout ce qui pourrait diminuer son potentiel d'énergie, — excès dans le boire et le manger, le sommeil et les rapports sexuels — et qu'il pratique méthodiquement des exercices pénibles et fastidieux.

Pour le développement harmonieux de ses formes, le corps humain exige, comme la plante, certains sacrifices et certaines contraintes.

Et dans toute la nature, il semble ainsi que l'épanouissement heureux des êtres soit gouverné par la loi austère des renoncements préalables...

En apparence, il y a mutilation ; en réalité, il y a amélioration.

*

Elle est donc fidèle aux lois de la nature, la religion catholique, lorsqu'à chaque printemps, au moment même où la sève humaine semble monter plus forte et plus vive dans les corps, je veux dire au moment où les instincts semblent se réveiller après les engourdissements de l'hiver, à ce moment-là, elle recommande et même commande à ses fidèles de ne pas leur obéir inconsidérément, mais au contraire de les surveiller toujours, de les réfréner parfois, en les mortifiant.

Si on laisse tous les instincts pousser librement, ils disperseront l'énergie en forces contraires qui se détruiront.

Si, au contraire, on sait élaguer certaines poussées, ou plutôt si on sait les dompter, les canaliser et les diriger, on leur fera produire des œuvres proprement humaines.

Parlons clair : qui impose aux instincts charnels des renoncements sages et mesurés, ne détruit pas son corps, mais en acquiert le libre gouvernement.

Qui impose à son esprit des choix compromettants et décisifs, ne l'appauvrit pas, mais le sauve de la désagrégation en l'unifiant.

C'est là le fondement rationnel de ce fameux carême, dont la religion fait chaque année précéder la fête de Pâques.

Les sacrifices physiques et moraux qu'elle indique, préparent comme la taille des arbres au printemps, les belles floraisons et les plantureuses fructifications d'une vie féconde en bonnes actions.

Les exercices religieux qu'elle propose, développent, comme l'entraînement du sportif, l'équilibre intérieur et la vigueur de la volonté, pour l'heure glorieuse de la victoire.

*

Mes chers camarades, vous avez dans votre sort plus d'occasions de sacrifices que vous ne désireriez et vous n'avez pas à vous en créer de nouveaux. Mais ayez au moins l'habileté de faire servir à votre amélioration morale ceux qui sont inévitables.

Une mortification imposée par les circonstances et devenue volontaire par l'acceptation intérieure, n'amointrira pas mais grandira, en donnant la maîtrise de soi.

Ménagez-vous aussi des exercices d'âmes, par exemple, des lectures de vies nobles, héroïques et saintes ; de moments de réflexions religieuses ; des élévations intérieures. Mettez vos âmes devant Dieu.

Ainsi, en accord avec le renouveau de toute la nature, vous développerez en vous un printemps spirituel.

Chrétien, vous avez enfin l'exemple du Christ, dont le souvenir va remplir les jours prochains de la Semaine Sainte : sa vie s'est déroulée et sa grâce surnaturelle se développe selon un rythme semblable à celui que nous avons vu être celui de toute la nature : le renoncement y préside et y précède la vie. C'est après avoir souffert sa Passion du Vendredi Saint qu'il est sorti vivant du tombeau, ressuscité au matin de Pâques.

Vous aussi, si vous savez utiliser vos souffrances présentes pour le bien de vos âmes, en les unissant à celle du Christ, par l'acceptation, la prière et, au jour de Pâques, par la communion, vous connaîtrez, en ce printemps 43, un renouveau d'âme qui fera votre valeur humaine et votre joie.

QUAND LE PRINTEMPS VIENT

par Jérémie LERAT
Aumônier Protestant

« Un arbre a de l'espérance ; quand on le coupe, il repousse, il produit encore des rejetons, il reverdit à l'approche de l'eau, il reverdit comme une jeune plante. Mais l'homme meurt et il perd sa force, l'homme expire et où est-il ? »

Job XIV (7-10).

L'hiver bat lentement en retraite, et nous nous disons que nous sortons enfin des jours obscurs et froids pour entrer dans des temps meilleurs... Nous ne regrettons pas le vêtement factice des barbelés qui, à certains jours de gel, charmaient nos yeux... Ceux-ci, dépouillés de leur voile ajouré par les rayons du soleil, encore timide à se montrer, ont repris leur aspect dur et froid... pour sans doute disparaître bientôt de notre horizon, comme nous l'espérons tous. Grâce à cette pensée, nous supportons mieux les jours de vent et de pluie, les giboulées qui viennent et qui viendront encore. Avec quelle gratitude n'accueillerions-nous pas les moindres sourires du soleil ? « C'est autant de gagné », disons-nous ! Et c'est vrai qu'au fond, nous supportons, depuis toujours, les hivers, parce que nous savons qu'ils passent et que le soleil ne meurt pas.

Mais s'il est vrai que nous pouvons assurer avec certitude que le printemps renaîtra, en ce qui nous concerne, nous « homme », nous ne sommes rien moins certains de sortir des jours dépouillés et assombri. C'est une vérité, car tout ce qui dépend de nous n'est jamais certain, est fragile, précaire, imparfait, inconsistant. Pourquoi donc de ce fait penser et parler comme si nous étions les maîtres de notre destinée ici-bas ? Pourquoi ne pas regarder davantage, avec respect, humilité, confiance, vers ce qui est ferme depuis des milliers d'années, et au lieu de nous dire : nous allons sortir des jours sombres et tristes, ne pas penser plus simplement et avec sûreté : « La lumière reviendra, les beaux jours sont en marche. »

C'est que, précisément, ce qui nous intéresse, c'est nous... A quoi bon le soleil, si nous ne le voyons pas ? Eh bien, justement à cause de nous, sentant bien que nous n'avons en nous aucune sécurité, aucune solidité, il nous faut chercher ailleurs, en dehors de nous, vers ce qui nous apparaît comme permanent et éternel, pour y appuyer nos vies, nos pensées, nos affections, notre destinée. Alors nous pourrions saluer avec joie, même de loin, toutes les splendeurs de cette terre, et accueillir avec allégresse et dans un frémissement intérieur le retour ému du printemps. — Job, l'homme de douleur de l'A.T., a bien vu, simplement et admirablement marqué la beauté du Printemps à en juger les mots de notre texte. Pour la nature invisible, pour la terre et les eaux, les arbres et les fleurs, il y a un premier temps, un temps de renaissance, de recommencement, de fraîcheur, de jeunesse, d'essor, qui revient chaque année. Un temps de vie montante, comme une sève, d'élan, de beauté, pour remplacer les couleurs naguère splendides, qui se sont fanées, une fois l'œuvre d'enchantement et d'utilité accomplie. Voilà ce que voyait Job et ce qui lui faisait envie, quand il s'écriait : « Un arbre a de l'espérance... mais l'homme !... »

C'est pourquoi, mes frères, nous devons, à l'exemple des arbres, maintenir le contact avec le sol nourricier, obéir à l'ordre implicite d'y plonger toujours plus ses racines ; et par une foi toujours plus volontaire, une confiance toujours plus quotidienne, maintenir le lien intime et caché avec Dieu, la source de la vie, avec Jésus-Christ, le chemin, la vérité, la vie. Il y faut de la soumission, de l'humilité et de la volonté. Il y faut du respect aussi : « Que sa volonté soit faite ! »

(à suivre)

J. L.



Spectacles



La pièce en un acte est devenue, pour les théâtres des Camps de Prisonniers, une denrée rare, presque introuvable. Lorsque les troupes se sont constituées dans des conditions souvent précaires, le répertoire offrait une gamme assez variée de comédies faciles; aujourd'hui, le cycle étant fermé et le public ayant pris goût à des spectacles plus copieux, il semble difficile de dresser des programmes satisfaisants. Toutefois et malgré les fréquents déplacements de l'Orchestre, la Troupe Théâtrale, dont on oublie plus facilement les succès que les passagères défaillances, nous a réservé le 14 un spectacle bien équilibré uniquement composé de pièces en un acte.

« Un déjeuner d'amoureux », d'André Birabeau, est un petit acte délicieux qui rappelle « Deux couverts ». Le sujet fort simple est traité avec beaucoup d'observation: un homme attend une femme, une femme mariée. La table est dressée, le champagne, frappé; la victoire semble acquise. Mais un enfant survient qu'on avait oublié; et le père retrouve un fils, son fils, Charles Bergues, très féminin, a donné avec finesse la réplique à Ch. Lebœuf dont la voix bien timbrée et l'aisance nous ont vite conquis; Roger Marie a joué avec beaucoup de naturel et d'émotion le rôle de l'enfant déjà blessé par la vie et qu'on n'attendait pas.

« Mon Repos », d'Albert Acremant, était adroitement placé; ce petit acte, sans prétentions, a facilement fait succéder le sourire à la pointe d'émotion. L'atmosphère simple où évoluent ce fonctionnaire zélé et licencié, puis rappelé et démissionnaire, cette maman qui sert la soupe en rêvant d'un chapeau à 38 francs, la fille qui a poussé trop vite et le potache délégué, a été correctement reconstituée. Vennin, Gras, Signorello et Marie ont interprété ce petit acte avec à-propos et naturel.

Le spectacle se terminait sur un gracieux apologue conjugal de Claude Roger-Marx: « Dimanche ». Après un début comique et un dialogue savoureux entre un garçon lymphatique et le maître d'hôtel d'un cabinet particulier, cet acte écrit dans un style mousseux, nous procure quelques moments trop courts d'une subtile émotion. La vie de tous les jours est tellement insipide que Jacqueline et Pierre ne se donnent même plus la peine de se regarder; il faut un rendez-vous qu'ils n'espéraient pas pour que leur sensibilité, recouvrée, les rapproche dans un élan d'autant plus sincère qu'ils ont mesuré le prix de leur bonheur. « Dimanche », a trouvé au Camp une excellente interprétation en Yvon Finnot et Pierre Blanc qui figuraient le jeune couple, en Vennin, le garçon, et en Lucien Auvray qui a été le plus pittoresque des maîtres d'hôtel. — En résumé, un bon « dimanche »...

Le 21, l'orchestre Della-Greca est au Camp. Depuis longtemps nous étions privés de musique, et l'accueil du public a été de ce fait plus chaleureux. C'est là une réaction normale d'enfant gâté. Au programme, la Dame Blanche (Boieldieu), le Ballet Egyptien (Luigini), Musik-Musik (Kreuder) et Souper Viennois (Suppé). L'Orchestre, bien homogène, a exécuté habilement ces morceaux pourtant difficiles à assembler. A André Huguin, virtuose accordéoniste, succédait Christian Dejeante qui, de sa belle voix grave, interpréta avec talent les « Noces de Figaro » (Mozart), La Reine de Saba (Gounod) et Après un Rêve (Fauré). Enfin, « L'Hypnotiseur malgré lui » nous a montré le talent indiscuté de Pignet qui, entouré de Bouyer, Jullien, Lagraulet et Bonnavia, a essayé de défendre ce vaudeville militaire pauvre d'idées et mal écrit.

Le 28, au Camp, spectacle de reprises. — « Séparation », l'acte émouvant de Mme Charasson, a été joué cette fois par Gras et Boucot qui ne méritent que des éloges. « Le Mot de Cambronne », déjà donné au Camp en juillet dernier (comme le temps passe!), a connu, à la reprise, le même succès mérité. Tous nos compliments aux interprètes déjà connus (Bergues, Richefeu et Poullain), avec une mention spéciale à l'adresse de Finot qui a remarquablement doublé le rôle de la Prêfète créé au Stalag par notre ami Auvray.

En lever de rideau, « Un Réveillon », d'après Albert Acremant, Gras, Finot, Ferey, Saint-Dizier, Louche et Vennot ont habilement joué les vieillards qui s'émancipent.

Pour terminer, quelques mots sur le premier déplacement de la Troupe, le 28, à Altenheim. Voici les notes qui m'ont été transmises. Le public, très sympathique et vite conquis, a réservé un accueil enthousiaste aux comédiens et aux musiciens. Sur une scène où nos camarades M.A.G. ont déployé toutes leurs ressources d'ingéniosité, les interprètes de « Bichon » ont connu un très gros succès. Pignet était un irrésistible Augustin; Lagraulet, un irascible Fontanges; Julien, le bon gros Gambier qui a horreur des complications; Filère, un bouillant jeune premier à la recherche d'une paternité qui le fuit. Marie a bien dit les quelques répliques de la soubrette, Bouyer a campé une Loulou acide à souhait. Bonnavia était une Henriette placide et désolée; Signorello, jeune première, a eu sur le plateau (et même en dehors...) un succès mérité; enfin Auvray, dans le rôle de Tante Pauline, a été à la hauteur de son talent. L'orchestre Della-Greca, après les airs de Chevalier, a terminé sur la note savoureuse des airs d'Alibert, et Pierre Blanc, qui présentait le spectacle, était particulièrement satisfait. Voilà du bon travail, une journée qui compte et au cours de laquelle il a été donné aux comédiens

et aux musiciens la plus belle récompense de leur activité et de leur dévouement: le rire large et satisfait de ceux qui, pour avoir été si longtemps privés de spectacles, ont réservé un inoubliable accueil à leurs camarades du Camp.

Maurice RIVOLIER.

Soir...

Je cherche la petite fille que tu as été. C'est dans un monde déjà vieux; une ville avec ses rues bout à bout, et des murs fatigués de n'avoir que des échappées de ciel, et des couloirs qui ont pour odeur le passage des hommes errants, et des nuits après d'autres nuits, et nous, perdus dans les heures, quand nous cherchions à lire par-dessus les toits un ciel plus vrai, dont nos âmes contenaient le désir et l'image.

Nous étions pauvres; la chambre où nous vivions, malgré ses papiers déteints, ses fenêtres aux vitres nues, ne pesait point sur nos cœurs aussi lourd que ces hommes dont les habitudes nous étaient étrangères, dont les précipitations nous semblaient ridicules, ces hommes trop assoiffés de vie pour en découvrir le goût.

Nous aurions pu être, comme tant d'autres, des passants désintéressés. Nous avions assez de bonheur pour nous, assez de joie pour venir à bout de ces heures qui tombaient, une à une, pareilles à de grosses gouttes d'eau qui n'éveillent que de mornes résonnances.

Mais déjà, nous savions qu'un jour prochain, il nous faudrait, loin des silences, bien au-delà de nos nuits, rejoindre ces hommes auxquels nous tenions par notre chair, par notre sang; les rejoindre au moment même où ils ne seraient plus qu'ombres grelottantes et blêmes, devant leurs destins décrochés des étals aux néons trop faciles. Nous savions que, pour cette heure, il y aurait une marque au ciel! Des nuages aux couleurs d'incendie! Des routes dépeçées par le fer comme une chair d'enfant, et du sang agglutinant des herbes.

Aux cadrons des villes, les aiguilles crucifiées sur l'heure implacable, fixant le destin des hommes, brûlés, geignants, meurtris dans leurs chairs, les yeux agrandis sur leurs bonheurs fumants. Rien de tout cela n'avait tenu solidement à même la terre! La terre elle-même, un pavé rongé par les pluies; les hommes ne dépassaient point les venelles, peut-être à cause des chansons naïves, des accordéons qui prolongeaient ces pauvres rêves des faïms mal assouvis; la terre portait la ville, toutes les villes, et toutes les nuits du monde, et toute la peine désenchantée de l'homme. Chanson naïve à laquelle il croit par besoin d'enfance.

Oui, ma petite fille, je les ai rejoints tous! Ils n'étaient sur les routes que des ombres malhabiles, aux pieds las de marcher, de marcher toujours. J'en ai vu qui semblaient dormir au fond des fossés. Leurs prunelles mortes avaient attendu, en vain, le prolongement du rêve que le monde leur avait prêté. La chanson ne renaitrait plus pour eux!

Elle vit, pourtant, elle recommence. Ils sont dix autour de moi, ce soir, à jouer sur la table, avec leurs doigts. Ils ont encore l'envie trouble de l'orgue traillé qu'on écoute, en mouvant la soupe chaude, de courir par les rues jusqu'aux places criantes sous les lampions de couleur, et de tourner l'amour, et de tourner jusqu'au matin.

Il y aura tout à l'heure pour notre nuit, en guise de lune, des coups violents de lumières qui viendront des hauts miradors. Toi, ma petite fille, dans quel coin du monde es-tu? Par-dessus les toits, cherches-tu encore du ciel? Tu penses peut-être que les jours pèsent sur moi!

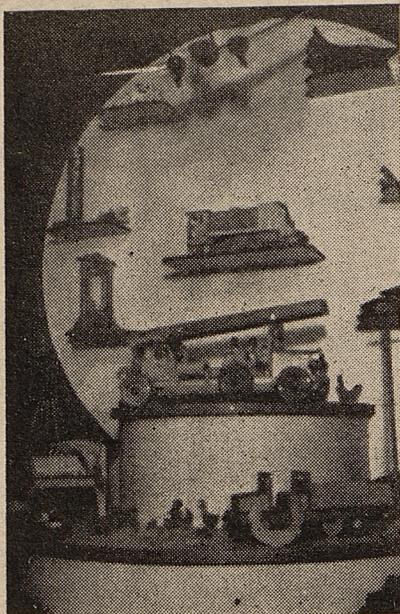
Non! Déjà, on nous a trop donné de pitié! Je les touche, ces hommes d'hier! Je sens leur haleine sur chacune de mes heures, et je rêve qu'ensemble, nous pourrions être bientôt un grand cœur, un cœur unique pour distribuer de la joie, un cœur qui aura appris d'autres chansons que celles des quartiers noirs, un cœur qu'on rûlera vers les villes repues, égoïstes, pour que les marchands et les voleurs d'amour s'enfuient épouvantés, un cœur pour chaque maison aux fenêtres desquelles souriront un jour des lèvres d'enfants. Le ciel plus vrai, je le cherche à présent dans le regard des hommes, et il m'a sauvé des heures vides, des horizons fermés, aux contours inconnus.

Je rêve ce soir d'une petite fille bien-aimée, d'une petite fille qui a dépassé les villes étroites pour recevoir ce peu de ciel que je lui envoie, qui adoucira son cœur triste, sans doute, pour qu'elle reconnaisse dans ce don notre amour d'hier, notre cher et pauvre amour, mort à cause des hommes!

Serge Mabire.

UNE EXPOSITION

Décembre 41, mars 42: quinze mois déjà qu'existe notre fabrique de jouets; aussi, pour cet anniversaire, avons-nous décidé d'exposer le fruit de notre travail. Dans un coin de l'atelier de peinture, grâce à des toiles de tente, la salle d'exposition est vite montée. Des étagères recevront les jouets de série qu'un superbe lustre va éclairer, tandis qu'en face de la porte se trouvera l'exposition. Mieux qu'aucune description, la photographie ci-dessous donne une idée de cette exposition, réalisée dans un cadre splendide dont le goût exquis est bien signé de notre cher architecte Pau-Paul Volette. Violamment éclairés par un projecteur, voici un modèle de chacun des jouets que nous pro-



duisons en grande série. En élévation, notre production de luxe: locomotive et train en hêtre de grand modèle, le Potez 630, copie de celui offert par nous aux enfants de Son Excellence Scapini. Puis enfin, au centre de l'exposition, l'auto de pompiers, toute en bois, merveille de mécanique dont l'échelle orientable et dépliée atteint un mètre trente.

Et déjà nous regrettons que la visite soit terminée, car nous autres prisonniers français, nous sommes très fiers de pouvoir montrer tous ces petits chefs-d'œuvre, dont les plans et la réalisation sont dus, ainsi que l'exposition elle-même, à l'inlassable dévouement de notre très qualifié chef et ami Desmette.

Georges VACHER.

Acrostiches

Je ne fis que récrire les mots qu'ont
inventés les hommes.

F. Jammes.

Garde-toi de rêver à nos pauvres amours
Ignore mon destin, méconnais ma détresse,
Laisse le souvenir des lointaines caresses
Briser son pur élan sur l'écueil des longs jours.
Ecarte tous les mots qui pourraient, tour à tour,
Rappeler à tes sens l'ardeur de nos jeunesse,
Tends à d'autres ta lèvre emmi d'autres promesses...
Et méprise-moi fort... car je t'aime toujours.

*

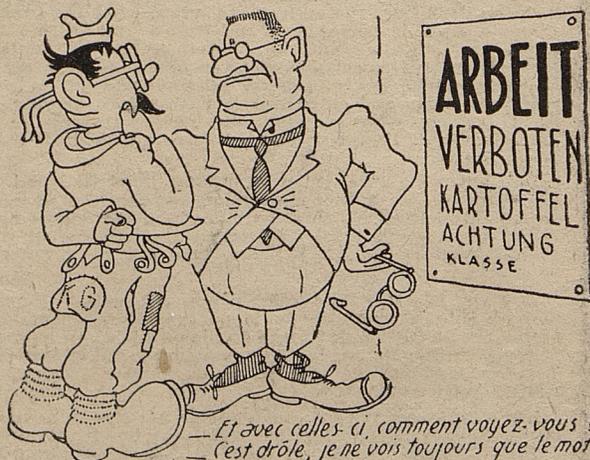
Mirèto! voudrièu estrema dins moun sang
Toun alen que lou vènt me raubo ?

F. Mistral.

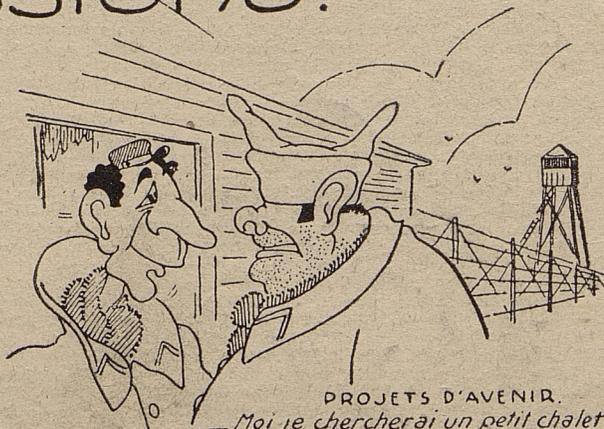
Me voici, souriant, ridicule, narquois,
Intimidé peut-être, et certainement tendre...
Rien ne reste, de toi, qu'une impalpable cendre,
Et j'écrase ta cendre à m'en briser les doigts.
Imbécile? D'accord! Humoriste? Pourquoi?
Laisse-moi travestir une Etoile en Vessie...
L'ombre des barbelés sur la neige durcie
Est mon inspiratrice encor bien plus que toi!

Paul SAINT-DIZIER.

Obsessions.

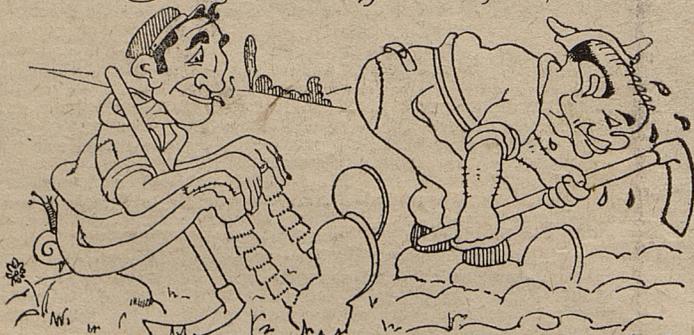


— Et avec celles-ci, comment voyez-vous ?
— C'est drôle, je ne vois toujours que le mot du bas...



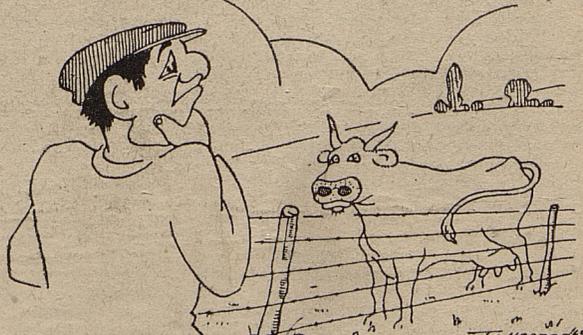
PROJETS D'AVENIR.

— Moi, je chercherai un petit chalet
en bois, avec une jolie clôture et un pigeonnier...



CHACUN SON IDÉE.

— Tu crois qu'on en verra la fin ?
— Oui; plus que deux rangées à faire.



LE LIBÉRÉ — j'ai déjà vu ça quelque part...